

L'empire de l'éphémère

L'urbanisme tactique appelle à la subversion et à la réappropriation de l'espace urbain. Mais ces initiatives sont-elles à la hauteur de leurs discours? La joie de prendre un verre, les pieds dans le sable, sur un ancien dépôt à neige, ne doit pas nous empêcher de réfléchir aux valeurs qui sous-tendent cette tendance mondiale.

Marie-Sophie Banville

Considérez dans ce texte: Le plaisir de siroter un Mimosa sur un *bench* en palette. La ville néolibérale et l'esthétique du recyclage. La classe créative. Richard Florida (*toujours lui*). Les angles morts de nos bonnes intentions. L'importance de ne pas délaissier l'échelle macro.

L'urbain averti a certainement, au cours des dernières années, expérimenté une forme d'urbanisme ou d'architecture «tactique». Il a bu une bière dans un conteneur maritime, il s'est assis sur un siège en bois de palette, il a cadenassé son vélo à un arbre orné de laine. Pour les usagers, ces espaces sont des générateurs de joie urbaine et, parfois, des endroits d'échanges et de rencontres. Pour les producteurs—architectes, designers et urbanistes—, ces lieux sont des laboratoires permettant de tester de nouvelles idées, de révéler de nouveaux territoires et ce, sans la lourdeur administrative qui accompagne les grands projets urbains.

«Tactique», «éphémère», «*do-it-yourself*», «insurgent», ou «urbanisme de guérilla», sous un nom ou sous un autre, le mouvement fait tâche d'huile en Occident. À New York, l'installation temporaire de 376 chaises longues en plein milieu de Times Square, en 2009, pour démontrer la viabilité d'une place piétonne maintenant devenue réalité, est probablement l'initiative tactique la plus célébrée. À Montréal, on dénombre au moins une dizaine d'interventions similaires, du Village éphémère, à Bellastock, en passant par les Jardins Gamelin, le Champ et le Marché des Possibles, le Village Au-pied-du-courant, la Place Shamrock, le *Park(ing) Day*, le *Restaurant Day* ou encore les boules roses de la rue Sainte-Catherine. À Québec, le collectif Le Banc et l'atelier EXMURO multiplient les projets de places publiques temporaires. La tendance est à ce point établie que le MoMA de New York lui a consacré une grande exposition en 2014 («*Uneven growth*», qui se prolonge désormais par un site internet).

Ces façons de transformer de façon temporaire l'espace urbain par des interventions légères, rapides et peu coûteuses, s'accompagnent souvent d'un discours appelant à la transgression, à la subversion et à la réappropriation de la ville. Mais, dans les faits, l'urbanisme tactique s'avère-t-il à la hauteur de son propre discours? La joie d'avoir les pieds dans le sable, un mimosa à la main, dans un lieu généralement employé comme dépôt à neige, ne devrait pas nous empêcher de réfléchir aux valeurs qui sous-tendent ce mouvement.

L'objectif ici n'est pas de dénoncer de jeunes designers enthousiastes qui donnent parfois bénévolement leur temps et leurs talents pour enjoliver nos quotidiens. Derrière la plupart de ces initiatives, on retrouve des praticiens de disciplines de l'aménagement qui souhaitent renouer avec la matérialité de la ville. Les architectes veulent savoir manier un marteau, les urbanistes aspirent à vivre concrètement le territoire sur lequel ils interviennent. Et ça, c'est une excellente nouvelle. Il s'agit plutôt de prendre conscience du contexte politique et économique au sein duquel ces initiatives éphémères s'insèrent—de façon plus ou moins délibérée—, notamment le paradigme de «ville créative» et ses liens, parfois subtils, avec la conception néolibérale de l'espace urbain. Ultimement, il est question de considérer la part de récupération politique qui peut être faite de l'intention ludique, créative ou même contestataire de ces projets par des villes soumises à des impératifs de compétitivité mondiale.

Urbanisme tactique, bibelot de la ville néolibérale

Les marchés financiers sont une réalité opaque et abstraite, difficilement saisissable. Ils s'incarnent pourtant concrètement, dans les lieux de convergences et d'échange que sont les villes. Dans un contexte néolibéral où toutes les sphères de nos vies sont assujetties à leur capacités de renflouer les caisses (de qui, d'ailleurs?), elles ne sont pas seulement le réceptacle de marchés ultra-compétitifs. Elles sont soumises à l'impératif de se distinguer sur la scène mondiale. Plus que jamais, les métropoles sont en concurrence pour attirer les entreprises les plus dynamiques. À l'ère de la sacro-sainte économie du savoir, ces entreprises sont de plus en plus orientées vers des secteurs dits «créatifs» comme la haute-technologie ou les médias, et la ressource première de cette industrie, ce sont des cerveaux innovants. Désormais, pour demeurer compétitives, les villes ne doivent plus seulement faire miroiter des déductions fiscales aux employeurs mais aussi offrir un milieu urbain attrayant pour cette nouvelle classe d'employés.

Montréal ne fait pas exception et cherche à se positionner comme une «ville créative» : Place des festivals, Quartier des spectacles, Quartier international, Cité du Multimédia, Montréal ville de design—et c'est sans mentionner l'engouement collectif pour des entreprises comme Ubisoft, Moment Factory ou le Cirque du Soleil. La métropole et ses partenaires travaillent fort pour instiller à Montréal ce je-ne-sais-quoi de *edgy* susceptible de séduire la classe créative. Cette logique de développement urbain reprend pour beaucoup les préceptes développés par Richard Florida en 2002 dans un livre, *The Rise of the Creative Class*, qui, malgré ses limites [voir «Que reste-t-il de la classe créative?», de Richard Schearmur, dans *NPO3*], s'est vite imposé comme la bible des équipes municipales. Selon Florida, la classe créative consomme des «expériences urbaines», elle est avide de «diversité» et recherche une culture de rue «authentique» : le pèlerinage sacré de l'urbanité branchée au 21^{ème} siècle. Les interventions d'urbanisme tactique catalysent tout ce que ce groupe social attend de sa ville: une collection de moments uniques et vaguement *undergrounds* où les productions locales sont à l'honneur. Dans ce contexte, on comprend mieux le rôle que l'urbanisme tactique peut jouer—délibérément ou non—dans l'échiquier de ville néolibérale.

L'angle mort de nos bonnes intentions

Rares sont, bien sûr, les collectifs qui visent sciemment, par leurs interventions, à augmenter le rayonnement de leur cité en tant que ville créative/néo-libérale. La grande majorité des artisans de l'urbanisme tactique cherchent avant tout à questionner le partage et l'usage de l'espace public. En filigrane de leurs projets, on retrouve une revendication—qui mériterait souvent d'être beaucoup plus poussée—du droit de s'approprier la cité. Et un changement de statut des citoyens : ne plus uniquement consommer la ville mais plutôt la construire. Le festival Bellastock à Montréal ou le Collectif Le Banc à Québec incarnent particulièrement bien cette philosophie de l'action directe avec des projets de construction et d'expérimentation *in situ*. Malheureusement, une intention critique et contestataire n'est pas à l'abri d'une récupération à des fins commerciales. La collaboration entre Bellastock et le festival Chromatic en 2014 pour l'aménagement d'une terrasse éphémère aux abords du chalet du Mont-Royal est évocatrice à cet égard. Pour l'équipe de bénévoles dévoués de Bellastock, il s'agissait d'une vitrine de choix pour faire connaître leur projet. Mais aujourd'hui, le festival Chromatic—événement taillé sur mesure pour la classe créative—récupère l'esthétique du recyclage de Bellastock en évacuant, au passage, la place centrale de la réflexion écologique sur le gaspillage des matériaux et le réemploi. À l'image des Che Guevara qu'on retrouve aujourd'hui sur des porte-clés *cheap*, le potentiel subversif de l'urbanisme tactique peut rapidement se transformer en atout commercial, propice au développement touristique.

Que faire, alors? Cesser toute entreprise spontanée pour améliorer l'espace urbain? Bien sûr que non. La critique ne devrait pas appeler la paralysie mais plutôt à l'action et à la réflexion collective. Pour être davantage qu'un outil de mise en valeur de la ville néolibérale, et pouvoir résister, même de façon modeste, aux tentatives de récupération, l'urbanisme tactique devrait prendre conscience des limites de ses principes les plus récurrents.

1 - J'opère à échelle humaine, donc je suis démocratique

À Montréal, la jeune génération d'architectes et d'urbanistes a été instruite dans la haine du fonctionnalisme et de l'urbanisme moderniste, qui, au nom de l'hygiène et du progrès, a rasé des quartiers et défiguré la ville à grands coups de lourdes infrastructures dans la seconde moitié du 20^e siècle. Cette nouvelle génération ne rêve plus d'Expo 67, de métro et de grands ensembles urbains, portés par des fonds publics. De façon générale, ces praticiens veulent être en phase avec «l'échelle humaine»: une ville conçue, avant tout, comme un milieu de vie convivial et non plus comme un ramassis de fonctions urbaines qui nous a laissé croire, à une certaine époque, que c'était franchement une bonne idée de troquer 4000 logements contre l'autoroute Ville-Marie. Avec son approche légère et ouverte, l'urbanisme tactique est un véhicule de choix pour sortir de ce mode d'urbanisation intrusif et brutal.

Ceci dit, un raccourci intellectuel très répandu dans les disciplines de l'aménagement veut qu'une échelle urbaine réduite soit garante d'une participation citoyenne accrue, d'une meilleure appropriation et d'une plus grande démocratie. Les boules roses sur la rue Saint-Catherine piétonne sont présentées par Aires Libres, l'organisme porteur, comme une façon de «réactiver le destin de communautés urbaines en leur redonnant,

entres-autres, un pouvoir sur l'issu de leur développement.» Bon. J'habite à deux pas desdites boules roses. Malgré tout mon amour pour ces pimpantes sphères, je vois une inquiétante exagération dans le fait d'amalgamer cette installation urbaine et le pouvoir que nous avons sur notre devenir urbain partagé. Il est important de nommer ce qu'est ce projet : une lumineuse idée de Claude Cormier, un architecte-paysagiste à la signature unique. Et ce qu'il ce n'est pas : un débat collectif et réellement inclusif sur l'avenir du Village Gai, aujourd'hui réduit à une enclave commerciale au service de l'argent rose. Et pourtant, la grande majorité—si ce n'est la totalité—des projets d'urbanisme tactique se présentent comme des vecteurs d'appropriation, voire de participation citoyenne, comme si le choix d'une échelle d'intervention réduite permettait de faire l'économie de la mise en place de réels processus démocratiques.

Par ailleurs, cette obsession croissante pour l'échelle locale ne fait pas pour autant disparaître les échelles municipales, métropolitaines et nationales. Au contraire, il est urgent de s'y intéresser. Car pendant qu'on se consacre avec raison à son quartier, les vastes projets immobiliers, les infrastructures de transport et les grands projets urbains deviennent le terrain de jeu exclusif d'une poignée d'acteurs influents. Lors de mon parcours académique en urbanisme, j'ai vu des jeunes professionnels de l'aménagement se ruer vers des projets de ruelle verte et s'enthousiasmer à l'idée de transformer une case de stationnement en jardinet. Cela dit sans dénigrer. Simplement, aujourd'hui, il me ferait un bien fou d'assister au même engouement pour l'avenir des hôpitaux fermés à Montréal et de sentir une indignation collective pour les pouvoirs grandissants dont dispose la Caisse de dépôt et de placement (institution passablement opaque) pour *caller les shots* sur l'avenir de nos grandes infrastructures au Québec.

Évidemment, rien ne nous empêche de concilier les deux. On peut très bien fomenter, depuis nos bancs en palette, des projets de grande envergure et prouver, enfin, que les approches «*bottom-up*» ne sont pas l'apanage des projets de coin de trottoir.

2 - Je recycle des matériaux, donc je suis écologique

Parlant de bois de palette et de conteneurs maritimes... Les matériaux de l'urbanisme tactique sont en étroit dialogue avec le mode de production capitaliste qui fait des ravages écologiques et sociaux partout sur la planète. Ils sont les rebuts d'une économie mondialisée qui a standardisé les formats afin d'accélérer les échanges et rendu interchangeables les marchandises transportées—Regardez un cargo maritime ou un train de fret : vous serez assurément dans l'impossibilité de nommer ce qu'ils transportent: sucre, sel, blé ou pétrole?—Il n'est pas question de s'aveugler de nostalgie et d'en appeler à ce bon vieux temps où la mélasse ruisselait sur les quais de Montréal. Et il y a un intérêt certain à détourner ces matériaux pour les réinventer. Cependant, le simple recyclage ne questionne pas forcément l'existence même de ces rebuts. Il serait bon d'introduire au cœur des démarches d'urbanisme tactique une réflexion critique sur ces matériaux, leur genèse, leur provenance et leurs impacts.

Ma génération a été nourrie à l'austérité et aux coupures. Elle a appris à s'accommoder de plaisirs éphémères, à *patcher* comme elle peut sa vie et composer avec les économies. Mais ma grand-mère n'avait pas tort quand elle me répétait «on est trop pauvre pour s'acheter de la *scrap*»: s'entourer de matériaux *cheap*, dont l'obsolescence est inévitable,

c'est se condamner à un éternel recommencement qui, en bout de ligne, finit par être tout aussi dispendieux qu'un investissement de départ plus élevé mais plus durable. L'urbanisme tactique se targue d'être une solution économe pour initier une revitalisation urbaine. Ne serait-il pas temps d'oser réclamer des matériaux de qualité pour bâtir des endroits que nous pourrions léguer à nos enfants? La ligne entre le recyclage et une esthétique de l'austérité m'apparaît de plus en plus mince. Valorise-t-on ces matériaux par choix ou par nécessité?

3 - J'anime des espaces vacants, donc je suis sécuritaire

L'urbanisme tactique se déploie généralement dans les interstices de la ville, dans des endroits dits «sous-exploités». Nous exhibons un inconfort collectif envers ces espaces illisibles—friches, terre-pleins, terrains vagues sous les ponts et échangeurs. Les approches en urbanisme évoluent rapidement mais ce rapport à l'irrégularité urbaine demeure une constante indélogeable : ces lieux sont jugés laids et peu sécuritaires. Pourtant, ils sont laids et peu sécuritaires *parce que* nous les produisons activement : ces espaces sont inhérents à la création de la ville capitaliste et des infrastructures qu'elle exige. Les lourdes infrastructures de transport viennent avec leur lot d'espaces inhabitables, la production industrielle avec sa contamination.

À titre d'exemple, le site près du pont Jacques-Cartier sur lequel est situé le Village Au-pied-du-courant appartient au Ministère des Transports du Québec (MTQ). Utilisé comme dépôt à neige, ce site a fait l'objet de demandes répétées au fil des années afin qu'il soit annexé au parc adjacent et transformé en espace vert. Le Village Au-pied-du-courant exauce, en quelque sorte, ce souhait citoyen mais dédouane aussi le MTQ de ses responsabilités financières, sociales et écologiques face à ce site. Le fait que le gouvernement du Québec offre une contribution financière au projet ne l'absout en rien de son devoir de proposer une solution durable pour ce lieu. Ce site est hypothéqué par un CN qui refuse d'obtempérer pour dégager l'accès aux berges et des acteurs politiques qui n'en finissent plus de tergiverser sur l'avenir de la rue Notre-Dame. Et c'est la job du gouvernement de faire progresser cette situation, pas celle de jeunes designers payés un salaire de misère.

Plutôt que de questionner les valeurs qui sont à l'origine de ces espaces dans nos villes, nous (les autorités publiques, mais aussi nous, citoyens, urbanistes ou militants pleins de bonnes intentions) les soumettons aujourd'hui un à impératif de rentabilisation. L'urbanisation galopante couplée aux injonctions de compétitivité des villes expliquent que la logique propre aux centres financiers et aux quartiers centraux ait, finalement, atteint ces lieux incertains, insaisissables, inhabitables.

Car dans ce cas, l'urbanisme tactique se révèle une solution idéale pour emboîter—à peu de frais—des espaces, témoins d'un mode d'urbanisation infernale, dans une logique lisse et productive. Tout en rappelant aux différents gouvernements les responsabilités qui leur incombent, les interventions d'urbanisme tactiques peuvent-elle, à tout le moins, articuler une critique du mode d'urbanisation qui engendre les espaces sur lesquels elles opèrent?

S'appropriier la ville ou la transformer?

Résister à la récupération de nos initiatives créatives par la ville capitaliste et à l'irrépressible néolibéralisation de tout n'est pas une mince affaire. Et je comprends la tentation de me répondre «donne-moi un *break*, fille, je bois un mimosa, il fait soleil, on peux-tu juste avoir du *fun*?» Le problème est que ce dit-*fun* prend place dans ce lieu hautement politique qu'est l'espace urbain. De Marx et Engels qui décrivent avec acuité comment la naissance de la ville capitaliste est inextricablement liée à la condition de la classe ouvrière, à Henri Lefebvre qui nous rappelle que l'espace est un produit social et le reflet de nos valeurs, en passant par Jane Jacobs qui nous implore de laisser les quartiers exprimer la diversité humaine, l'histoire des études urbaines est remplie de puissants rappels de la portée politique des lieux où nous vivons.

L'espace urbain n'est jamais neutre. Le fait de transformer la place Émilie-Gamelin en immense *Biergarten*—les Jardins Gamelin—n'est pas un geste anodin ; si appréciable qu'il soit pour les Montréalais, cette métamorphose joue un rôle dans un complexe assemblage de forces politiques. Les porteurs de ce projet pourront s'égosiller tant comme autant pour nous convaincre que les itinérants, ils *aiment* ça les Jardins Gamelin, il est impossible de taire le fait que la place Émilie-Gamelin, lieu de convergence de toutes les marginalités, est cet espace rugueux qui crée une distorsion dans l'utopie/dystopie du Quartier des Spectacles, narratif par excellence de Montréal comme ville créative.

La place Émilie-Gamelin n'est pas un lieu neutre. Pas plus que les abords de ponts et d'autoroutes ou les friches urbaines contaminées. Occupons-les, instillons-y de la vie, mais en acceptant de prendre à bras le corps les contradictions que l'urbanisme tactique soulève dans le contexte de la ville néo-libérale. Et cela n'a pas besoin de traduire par des interventions austères, peintes en rouge et noir et parsemées de poings levés. La joie urbaine qu'induisent ces initiatives a une valeur réelle, en elle-même, qu'il faut préserver et encourager, mais elle n'est en rien contradictoire avec une réflexion éthique. L'impulsion de vouloir s'appropriier l'espace urbain est honorable, mais encore faut-il savoir ce que l'on s'approprie. Peut-être est-il temps de plus uniquement s'approprier la ville mais bien de la transformer.

Marie-Sophie Banville s'intéresse à l'éthique dans les professions de l'aménagement et veut agir pour des villes plus justes. Elle combat la spéculation immobilière chez Vivacité—Société immobilière solidaire et détient une maîtrise en urbanisme de l'Université de Montréal.